

Fernando Pessoa ou la tragédie d'exister

THÉÂTRE • Gian Manuel Rau et l'Ensemble Rue du Nord livrent une version concrète et abstraite, musicale et théâtrale, notamment autour du «*Livre de l'intranquillité*», de Pessoa. Exigeante et d'une grande fidélité à l'écrivain, elle est à découvrir à L'Oriental de Vevey.

En fond de scène de la création *Il y pleut sans cesse*, le décor épuré suggère une forme beckettienne et désespérée d'une sorte d'«En attendant Pessoa». La pluie voit ses gouttes figées sur la fenêtre du logis de Pessoa à l'escalier défoncé, brisé comme une vie oscillant entre ruines et chantier d'écritures. Une rangée de verres figure les escapades bistrot, où l'écrivain portugais ne se dispensa pas de l'ivresse. «Avec l'Ensemble Rue du Nord, nous avons inventé un paysage acoustique: les musiciens y sont autant d'aides-comptables qui essaient de préentendre les non-dits, d'inventer les éventualités d'une action scénique, de réveiller des orchestres endormis pour préentendre un univers qui se cache entre ses lignes», explique le metteur en scène Gian Manuel Rau dans la feuille de salle qui accompagne le spectacle.

Réveiller l'écoute

Au fil d'une nuit d'insomnie, l'être intime de Pessoa et ses «doubles» ou hétéronymes aspirent à l'éternel retour à l'enfance. Pessoa pense aussi son enterrement et son au-delà comme oublié de sa «personne» («Pessoa» en portugais), aiguillonné par son inutilité/nullité autoproclamée à vivre hors de l'art. Comme chez l'auteur portugais, l'écriture fragmentaire, ici intimement liée au discours musical, se fait imprévisible, énigmatique. «*Le Livre de l'intranquillité* est rempli de descriptions de bruits, de pluie, faisant flotter son narrateur. Le spectacle veut donner le sentiment d'une nuit symphonique angoissée évoquée par le poète. Sa façon merveilleuse

et compliquée de disparaître en vivant a aiguisé ma curiosité», précise Rau en entretien.

Comment traduire à la scène cet espace de l'ombre, lieu indéfinissable jeté entre vie et trépas, ces «limbes» que Pessoa arpenta humblement et avec une lucidité inégalée? Dès son entame, voyant les musiciens performeurs tâtonner l'espace alentour, les yeux bandés, *Il y pleut sans cesse* infuse progressivement les portes de la perception du spectateur. Et marque durablement par la densité et la ténuité de sa texture sonore souvent ouatée (jazz, rock, classique, sérielle), sa tranquille incertitude toute en allusions dans la captation des éléments clés de la galaxie Pessoa.

«A l'initiative du compositeur et musicien au sein de l'Ensemble Rue du Nord, Laurent Bruttin, je poursuis une démarche de longue haleine menée sur *Le Livre de l'intranquillité*, confie encore Rau. J'adore faire des spectacles sans action ni histoire, ponctués d'interstices et silences. Pessoa est un masque qui s'essaie à disparaître au sein d'un univers nocturne silencieux, triste, tout en évitant le pathétique. Dans les micromouvements dépliés sur le plateau, se lisent l'ennui et le vide, le minimalisme et la révolte contre l'inconvénient d'être né qui rejoint l'univers de Cioran.»

La chanteuse Wanda Obertova trouble par une scansion intérieure, une voix retenue, sévanouissant, ressurgissant. Sur une marche funèbre rappelant les groupes Sonic Youth et Bauhaus, la Montreusienne psalmodie en anglais les mots de Pessoa dans



La pièce présente un kaléidoscope de fragments de l'œuvre du poète portugais, Fernando Pessoa.

l'exact désir de l'auteur d'une voix qui essaie à se dire, un cri étouffé, la mélodie d'une vie qui tente d'exister: «Je n'ai foi en rien, espoir en rien, charité pour rien», entend-on.

Symphonie nocturne

Des éclats de texte se font ritournelles, matières, textures, figures de Pessoa, «kaléidoscope de fragments» comprenant notamment, outre des extraits du *Livre de l'intranquillité*, un passage en langue originale d'*Ode maritime*. «Dans ces impressions décousues, sans lien entre elles, je raconte avec indifférence mon autobiographie sans événements, mon

histoire sans vie. Ce sont mes confessions, et si je n'y dis rien, c'est que je n'ai rien à dire», avance Pessoa.

Cette angoisse existentielle débouche sur un spectacle qui a l'art d'effleurer les thèmes et motifs essentiels de l'écrivain: la mélancolie empreinte de nostalgie d'un désir d'ailleurs («saudade»), celui de l'enfance «lointaine» et perdue, de l'ennui, de la lassitude à exister, de la quête impossible d'un absolu, du naufrage de la personnalité. D'où, sur le plateau de L'Oriental de Vevey, ces états de corps immobiles, épuisés, rampants, éclatés sur un escalier, visages passés au gris qui rappellent

les films de Roy Andersson (*Songs from the second floor*) et de Gus Van Sant (*Last Days*).

Dans ce spectacle un brin radical, dont la dramaturgie semble émaner directement des textes de Pessoa, la forme finit par masquer épisodiquement le fond, bien que les deux soit intimement liés. Pourquoi dès lors ne pas se laisser bercer par cette orchestration subtile entre paroles, musiques et corps? On s'en extrait comme d'un rêve avec l'envie de parcourir toute l'œuvre de Pessoa. ■

Christophe Pequot

Il y pleut sans cesse. L'Oriental, Vevey. Jusqu'au 18 février. www.orientalvevey.ch

Plongée virtuose dans l'intranquillité de Fernando Pessoa

Critique L'Ensemble Rue du Nord transforme les rêves et la folie du poète en partition. À l'Oriental jusqu'à dimanche.



L'esprit de Pessoa est mis en musique à l'Oriental de Vevey.

Vevey, l'Oriental

Ve 16 fév (20 h), sa 17 (19 h),
di 18 (17 h 30)
Rens.: 021 925 35 90
www.orientalvevey.ch

Talissa Rodriguez

16.02.2018

Commentaires 0

Partager 92

Mail 0

Tweet

Signaler une erreur

Vous voulez communiquer un **renseignement** ou vous avez repéré une **erreur**?

Comment transposer scéniquement les tréfonds de l'âme tourmentée de Fernando Pessoa, cristallisés dans son œuvre maîtresse, le Livre de l'intranquillité? C'est en musique, avec l'ensemble lausannois Rue du Nord, que le metteur en scène, Gian Manuel Rau, qui rêvait d'explorer l'errance infinie des plaintes du grand poète lusophone, a choisi de raconter l'inracontable dans Il y pleut sans cesse.

Les sons décrits dans les fragments qui constituent l'ouvrage, sorte de journal intime et recueil de réflexions inachevées – notés sur des feuillets retrouvés dans une malle après sa mort – servent de partition à un électrocardiogramme musical qui transporte le public dans les fluctuations angoissées de l'esprit de Pessoa.

Ce mouvement, obsession de la pièce, teinte également les déplacements spatiaux des musiciens. Et propulse le public dans la schizophrénie des personnages. Incapable de vivre sa vie et d'être l'acteur de sa propre existence, Pessoa a construit 73 hétéronymes, des individus qui sont lui sans l'être tout à fait vraiment.

Les musiciens ont les yeux bandés dans l'obscurité, derrière leurs tables d'aides-comptables sur lesquelles sont posés leurs instruments. Ils sont d'abord l'incarnation de Bernardo Soares. Ce double de Pessoa à qui le poète attribue son œuvre. Soares passe son temps à s'évader dans la rêverie pour échapper à la matérialité du monde qui l'entoure. L'atmosphère, plombée par des sons graves et entêtants, des murmures et des chuchotements, devient oppressante. L'ensemble s'agite, soudain assourdissant. Le public voyage dans les recoins intimes de la folie de Pessoa. L'angoisse s'impose crescendo. Tout à coup, un grésillement résonne, puis plus rien. Le silence revient. Les musiciens sont immobiles, le calme avant la prochaine tempête.

Cette pièce musicale envoûtante, entrecoupée de quelques rares extraits de poèmes de Pessoa, est portée par des artistes virtuoses qui, dans des soli hypnotisants ou en groupe, amène le spectateur à s'interroger sur sa propre condition, à l'image de Pessoa lui-même. (24 heures)